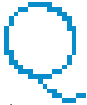


Français et Américains : des modes de pensée radicalement différents

Pascal Baudry, Ph. D., MBA¹

Quand ils abordent les États-Unis au-delà du contact superficiel ou de courte durée, bien des Français en viennent à réaliser qu'il y a plus de différences entre nos deux peuples que l'illusion bénigne de proximité avait pu leur faire accroire. En particulier, ils sont fréquemment choqués par le peu de distance entre ce qui est dit et ce qui est signifié, par la pauvreté contextuelle, par l'absence du jeu dans le discours, par l'omniprésence de la Loi.

 QUAND ILS ABORDENT les États-Unis au-delà du contact superficiel ou de courte durée, bien des Français en viennent à réaliser qu'il y a plus de différences entre nos deux peuples que l'illusion bénigne de proximité avait pu leur faire accroire. En particulier, ils sont fréquemment choqués par le peu de distance entre ce qui est dit et ce qui est signifié, par la pauvreté contextuelle, par l'absence du jeu dans le discours, par l'omniprésence de la Loi. Les Français expatriés mettent d'ailleurs un certain temps à s'en remettre, et s'engagent souvent dans des routines défensives, telles que l'évaluation comparative des deux cultures ("ma culture est la meilleure", ce que les Américains appellent l'arrogance française, ou "cette culture nous est supérieure", ce qu'on appelle localement "going native") ou encore l'explication de la différence depuis ses propres canons culturels (par opposition à la com-

préhension de l'autre culture "de l'intérieur"). Je me suis aperçu, au cours de vingt années de séjour outre-Atlantique et en écrivant *Français et Américains, l'autre rive*², que la perception du réel, que l'idéation, la façon même de penser sont fondamentalement différentes pour les Français et les Américains, et qu'on se situe dans ce domaine bien au-delà de la différence superficielle.

Dans n'importe quelle culture, la perception du réel se fait indirectement, grâce à des filtres. Ces filtres, qui viennent s'interposer entre l'individu et ce qu'il perçoit, connaissent une évolution au fil du temps chez un même individu, et une certaine variabilité d'un individu à l'autre, mais encore plus d'une culture à l'autre. La question se pose d'identifier les voies par lesquelles se mettent en place des filtres différents dans des cultures différentes. L'élaboration de la pensée à partir de la perception comporte une grande part d'acquis ; pour un sujet donné, elle évolue au cours du temps, rapidement durant l'enfance, plus lentement ensuite. On pourrait la modéliser par l'application d'un processus markovien, où chaque étape d'affinage du filtre perceptif résulte du degré de succès de l'application de l'étape précédente, jusqu'à ce qu'il y ait convergence vers un état stable³.

On peut alors se demander quel tropisme est à l'œuvre dans chacune de nos cultures, quelle force sous-tend l'affinage du filtre perceptif, ou, en d'autres termes, ce que cet affinage permet d'optimiser.

En ce qui concerne la culture américaine, je pose que l'affinage du filtre perceptif vise à permettre au sujet d'augmenter son efficacité en termes de *faire* ; pour la culture française, elle s'exprime en termes d'*être*. Cette différence fondamentale résulte à mes yeux de modalités radicalement opposées de la résolution des attachements maternels dans les deux cultures. Le jeune enfant américain (en tout cas, l'enfant du sous-groupe *White Anglo-Saxon Protestant*, celui qui donne le *la* à la culture américaine) est projeté trop tôt dans la réalité, du fait d'un sevrage social mandaté culturellement. Le "*Go have fun!*", rituellement assorti du "*You can do it!*", oblige le petit Américain à sortir du giron maternel avant qu'il y soit psychologiquement prêt.

Le traditionnel "*sink or swim*" l'oblige à nager pour ne pas couler, à se mettre en mouvement pour alors ne plus s'arrêter, bien que son état développemental aurait justifié plus longtemps la protection maternelle. Certes, ce faisant, il développe une forte appétence au travail ("*work ethics*"), et en travaillant dur, il accomplit l'œuvre de Dieu, qui, selon la croyance des premiers *Pilgrims*, a confié au peuple américain – peuple élu s'il en est – ce nouvel Éden qu'est le continent américain, à charge pour ce peuple de le faire fructifier par son travail sans pécher comme Adam et Ève. Alors chacun s'enrichira, et, en laissant voir sa richesse, il fera la preuve de la réalisation du *covenant*, de l'engagement sacré.

À l'inverse, le jeune enfant français aurait aimé s'affranchir plus tôt (et même beaucoup plus tôt dans le cas du proverbial Tanguy) de la pesante tutelle maternelle, mais l'interdiction de s'en libérer le maintient dans la caverne décrite par Platon dans *La République*, le condamnant à ne voir

que l'ombre projetée de la réalité. Ce faisant, cette appartenance prolongée forcée lui permet de se doter de couches de complexité supplémentaires. Mais il n'arrivera jamais au stade du décollage de la mère, qui lui aurait permis de se confronter au réel par l'action, de passer de l'être au faire. En bref, là où le Français établit les équations de la bicyclette (dans un espace à n dimensions, cas particulier $n = 3$), l'Américain enfourche son vélo et s'en va faire directement l'expérience du réel.

La séparation précoce de la mère et de l'enfant dans la culture américaine va de pair avec le fort degré d'*explicitation* de cette culture. Réalisons que nommer les choses, c'est les *détacher* de leur contexte, *séparer* ce qui est dit de ce qui ne l'est pas – à l'instar du sevrage social dont je parlais pour les Américains. À l'inverse, ne pas nommer, comme c'est souvent le cas dans une culture implicite telle que la culture française (ou la culture japonaise, qui lui ressemble plus que la culture américaine), c'est préserver l'unité d'un grand Tout fusionnel dont aucun membre ne se verra conférer un statut différent, tout comme le petit (puis le grand) enfant français ne se voit pas autoriser le sevrage, d'abord tant souhaité, puis, confort aidant, ô combien redouté !

N'y tenant plus cependant, il sera pris dans des oscillations de relaxation qui l'amèneront à alterner des périodes d'appartenance fidèle et des foudrades de rébellion héroïque. Ce même mécanisme de basculement le conduira à passer du flou le plus total au cartésianisme absolu, de la déréliction de justice à la sévérité la plus grande, du retard erratique au respect obsessionnel de l'horaire, de la convivialité de la meute à l'extrême verticalité hiérarchique ou statutaire. Mais, ne nous y trompons pas, sous Rome perce Sparte, et l'illusion de rationalité peut en cacher une autre. De même que l'appartenance à la Mère est primaire et la revendication d'indépendance (exception culturelle incluse) secondaire, de même il n'est pas de peuple moins rationnel que les Français (ou si peu).

Les Américains trouveront naturel d'admettre qu'ils ne savent pas (ce qui leur arrive souvent, du reste), de se présenter de façon détaillée à un inconnu, de dire quand quelque chose ne marche pas, de différencier clairement ce qui est permis et ce qui est interdit, bref, de binariser le réel. À l'inverse, les Français fonctionneront par allusions et sous-entendus, et deviendront les spécialistes de la nuance (l'Impressionnisme n'est-il pas français ?). Et là où les Américains trouveront naturel de se séparer (qu'il s'agisse du départ pour le *College* à l'âge de dix-huit ans, de licenciements secs relativement bien supportés, ou de rituels d'enterrement sans pleurs), les Français chercheront l'emploi à vie du fonctionnaire, l'appartenance perpétuelle conférée par divers statuts et Corps, et la sécurité (sociale) donnée par la Mère (– Patrie).

Dans une situation de réalité ordinaire, plus ou moins complexe et variée, les Américains essayent d'augmenter le plus possible le contraste pour éliminer toute zone de gris entre des extrêmes très différenciés, là où les Français essayent d'éliminer les options trop tranchées pour ne garder que la zone de flou au milieu (de combien de réunions sort-on en France en sachant clairement ce qui a été décidé, et qui est responsable de quoi, pour quand, et avec quels moyens ?). On a dit que la langue française fut la langue des cours d'Europe car c'est la langue la plus précise. En fait, elle l'était devenue car c'est la langue qui permet d'être imprécis le plus précisément...

Cette obligation, pour les Américains, de clarifier les choses, les précipite du côté de l'engagement : une fois qu'on a nommé les options et qu'on en a choisi une, on deviendra comptable de ses actions, *accountable* (terme dont l'intraduisibilité directe en français ne peut être complètement le fait du hasard...). À l'inverse, l'horreur des choix clairs et annoncés donnera aux Français une grande souplesse ("on a déformé ma pensée"), et, surtout, la possibilité de ne pas assumer ses choix, puisque ceux-ci

ne sont pas suffisamment *tranchés* pour être *nommés*. Responsables mais pas coupables.

Ces attitudes contradictoires par rapport à l'engagement trouvent leur traduction dans des profils de risque opposés. Là où les Américains valorisent *The Little Engine That Could*, cette petite locomotive qui, bien que trop jeune (c'est un point essentiel), prend sur elle de quitter sa gare pour aller délivrer un train bloqué de l'autre côté de la colline, de sorte que les enfants aient leurs jouets à temps pour Noël (suspense intenable – oui elle y parviendra), les Français se racontent l'histoire de la *Chèvre de Monsieur Seguin* : on sait c'qu'on perd, on sait pas c'qu'on gagne – et la réalité, c'est le Loup. Comme si la Mère était clivée entre une Bonne Mère, obligatoire, et une Mauvaise Mère, dévouée des enfants auxquels il prend envie d'aller explorer les pâtures d'en face. Comme si on pouvait changer de corps (et de Corps)! Ainsi, au binaire des Américains correspondra le clanisme des Français, la lutte contre le clan d'en face renforçant le sentiment d'appartenance (maternelle) à son propre clan.

J'écrivais au début de cet article que "la perception du réel, l'idéation, la façon même de penser sont fondamentalement différentes pour les Français et les Américains". Après les prolégomènes, venons-y. Demandons-nous comment s'y prennent ces deux peuples pour se représenter le réel.

Les Américains procèdent par subdivision, par catégorisation. En face de la réalité plus ou moins complexe mentionnée plus haut, ils appliquent un questionnement heuristique qui va leur permettre, de la façon la plus économique possible (cinq ou six questions au maximum) de ranger l'objet de leur perception en catégories et sous-catégories, etc., aussi différenciées que possible, augmentant ainsi le contraste d'une catégorie à l'autre. À la base de la nosographie ainsi établie, ils n'auront que des 1 et des 0 : ils pourront, pour chacune des catégories de cette arborescence,

répondre par oui ou par non à une question pragmatique, telle que : puis-je gagner de l'argent avec ceci? Par exemple, en vue de l'informatisation d'une entreprise, ils se demanderont d'abord quels sont les 80 % du problème qui sont déjà solutionnés par ailleurs, et achèteront sur le marché un package préexistant pour traiter cette partie-là, au lieu de chercher à tout reconstruire à partir de zéro (ce qui serait le réflexe naturel des Français, qui seraient ensuite fiers d'avoir tout fait à la maison – chez Maman). Puis ils appliqueront une séquence de questions aux 20 % restants (Quelle part du problème vaut la peine d'être résolue, et avec quel degré de finition? En avons-nous les moyens? Savons-nous le faire? En avons-nous l'autorité?), ce qui les conduira à des réponses plus rustiques mais plus robustes que les Français.

En face de cette *dichotomisation*, les Français explorent la réalité par *connexion*. Qui nous a présenté cette personne (ou cette idée)? À quel même groupe (école d'origine, syndicat, classe sociale ou encore école de pensée) que telle autre appartient-elle? De laquelle est-elle proche? Puis, ayant établi un nombre suffisant de liens de ce genre, étant maintenant satisfaits par le degré de connexité ainsi établi, ils en viennent alors à considérer que la personne (ou l'idée) est connue, *assimilée*. Ainsi, là où les Américains deviennent *spécialisés*, les Français deviennent *cultivés*.

On voit que les Américains explorent le réel sur la base de ce qui sépare, et les Français de ce qui rassemble. Ces notions sont *duales* l'une de l'autre. Il en va ainsi entre nos deux cultures pour de nombreux concepts : ce qui est horizontal dans l'une est vertical dans l'autre (par exemple les relations). Ici, le point ; là, la virgule. Ici, *Uncle Sam* (et le *Bald Eagle*), là, Marianne (et, notons-le, ses deux mamelles, intarissables). Ce concept de dualité se retrouve aussi dans des *déplacements* au sein de chacune des deux cultures : certes, le Français cherche à relier, mais des croyances de rareté le conduisent à penser en termes

binaires de *ou – ou* (comme dans "fromage *ou* dessert"), alors que des croyances d'abondance amènent l'Américain, pourtant naturellement binaire, à faire la part belle au *et – et* (comme dans le *win – win*). Tout se passe comme si on avait affaire à une double structure en treillis, parcourue dans les deux sens par des relations duales. C'est beau, profond, troublant, et parfaitement inutile – en un mot, tellement français! n

1. Psychanalyste puis dirigeant d'entreprises en France puis en Amérique du Nord, Pascal Baudry est actuellement président de WDHB Consulting Group, à Berkeley (Californie). Il prépare un livre sur la mentalité française.

2. Village Mondial/Pearson Ed., 2^e édition, 2005. Également en accès gratuit sur www.pbaudry.com (de même que la version en anglais et des morceaux choisis de la BD *Les Frenchies*).

3. Pour une tentative de mathématisation de ce phénomène, se référer à l'appendice 3 de *Français et Américains, l'autre rive*, op. cit., "Culture explicite, process, et théorie de la Complexité".